Guy Rocher
sociologue, département de sociologie, Université de Montréal
(1968)

“Multiplication des élites et changement social au Canada français”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

“Multiplication des élites et changement social au Canada français”. Un article publié dans la *Revue de l'Institut de sociologie*, no 1, 1968, pp. 79-94. Bruxelles : Université libre de Bruxelles.

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 15 mars 2004 de diffuser cet article et plusieurs autres.]

guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 12 avril 2004 à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

[Introduction](#)

[Multiplication des élites et changement social](#)

[Notion de l'élite](#)

[Les élites au Canada français](#)

[Les élites d'experts](#)

[Les élites idéologiques](#)

[Les élites symboliques](#)

[Conclusion](#)

Introduction

L'étude des élites permet de mieux comprendre et prévoir le changement social.

Trois classes d'élites ont eu une action et une influence particulièrement significatives au Québec durant ces dernières années : les élites d'experts (grands commis, élites d'affaires), les élites idéologiques (traditionnelles : clergé, hommes politiques, journalistes ; nouvelles : universitaires, étudiants, ouvriers) et les élites symboliques (artistes de la radio et de la télévision, chanteurs populaires).

Les élites idéologiques ont connu la plus grande différenciation, phénomène normal en une période de changements rapides. Mais l'autonomie des élites canadiennes-françaises de l'avenir demeure problématique, comme demeure problématique l'autonomie du Québec au sein du continent nord-américain.

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'analyse sociologique des processus de changement social à l'intérieur d'une société donnée, l'étude des élites fournit au chercheur un point de vue, un angle de vision privilégié. Elle lui permet de s'installer au cœur même de la transformation en cours, de regarder la société et son environnement avec les yeux de ceux qui participent le plus activement à son évolution ; les raisons du changement peuvent alors lui apparaître avec plus de clarté, de même que les hésitations, les déchirements et les conflits qui l'accompagnent ; le chercheur peut enfin espérer prédire avec une plus grande probabilité le cours prochain des événements et de l'évolution.

Dans une perspective authentiquement dynamique et évolutive, les thèmes dominants de la pensée des élites deviennent particulièrement significatifs. La perception que ces élites ont d'elles-mêmes et de leur position dans l'organisation sociale, la définition qu'elles donnent de leur société, de son passé, de son avenir et de son mouvement, l'interprétation qu'elles fournissent de leur propre action et le sens qu'elles lui donnent, apportent au chercheur les

éléments d'explication des changements en cours et peuvent le guider dans la prévision des transformations à venir. Mais cette plongée en profondeur dans l'univers des représentations, des valeurs, des idéologies d'une élite n'est révélatrice qu'en autant qu'on peut aussi situer cette élite dans la structure de la société dont elle fait partie, déterminer sa place par rapport à d'autres élites, préciser les groupes ou les milieux sur lesquels elle s'appuie ou qu'elle cherche à exprimer ou à définir. L'analyse d'une élite prend sa pleine valeur dans le cadre d'une analyse structurelle globale.

La sociologie contemporaine compte encore trop peu d'études de ce genre, peut-être parce qu'elle commence à peine à retrouver une certaine sensibilité à l'évolution historique qui a pourtant marqué ses origines de Saint-Simon à Durkheim. C'est d'ailleurs à des auteurs plus particulièrement préoccupés de la dynamique sociale que l'on doit quelques récentes analyses des élites. Ce fut le cas de C. Wright Mills qui a été en ce domaine un initiateur avec ses deux études, l'une sur les élites au pouvoir aux États-Unis et l'autre sur les chefs syndicalistes américains ¹. De même, dans leur interprétation du phénomène de l'industrialisation moderne, les auteurs Kerr, Dunlop, Harbison et Myers introduisent dès le début le rôle de ce qu'ils appellent « les élites industrialisantes » (« industrializing elites »), c'est-à-dire les principaux types d'élites qui jusqu'ici ont activement contribué au progrès de l'industrialisation dans différents contextes économiques et socio-culturels ². Plus récemment, Eisenstadt a indiqué l'importance d'une étude des « élites novatrices » dans la perspective d'un retour de la sociologie moderne à l'inspiration première des grandes théories évolutionnistes du XIX^e siècle ³.

Il ne s'agit cependant pas d'un thème nouveau. Max Weber avait déjà bien senti l'importance de la fonction charismatique dans l'évolution historique ⁴, le charisme étant précisément une des bases sur lesquelles s'appuie l'action d'élites novatrices, surtout en période de changement rapide. Mais c'est sans doute Pareto qui a donné au terme et à la notion d'élite droit de cité en sociologie, notamment par sa théorie de la circulation des élites à laquelle il attribue des fonctions de premier plan dans l'équilibre social et dans les révolutions ⁵. De son côté, Gaetano Mosca est allé si loin qu'il a construit une théorie com-

¹ C. Wright MILLS : *The Power Elite*, New York, Oxford University Press, Inc., 1956, *The New Men of Power : America's Labor Leaders*, New York, Harcourt Brace, 1948.

² C. KERR, J.T. DUNLOP, F. HARBISON, C.A. MYERS : *Industrialism and Industrial Man*, 2^e édition, New York, Oxford University Press, 1964, chapitre 2.

³ S.N. EISENSTADT : « Social change, differentiation and evolution », *American Sociological Review*, 29, 2 (juin 1964), pp. 375-386.

⁴ Max WEBER, en particulier : *The Sociology of Religion* (trad. par E. Fischhoff de *Wirtschaft und Gesellschaft*), Beacon Press, 1963.

⁵ Vilfredo PARETO : *Traité de Sociologie générale*, Paris, Payot, 1919, vol. II, pp. 1293-1305. On trouve la même notion dans l'étude de Marie KOLABINSKA : *La circulation des élites en France*, Lausanne, Librairie F. Rouge & Cie, 1912, pp. 5-17.

plète de l'histoire sur la base des différentes élites dirigeantes⁶. À ce propos, C. Wright Mills a bien souligné que l'étude des élites ne constitue pas en elle-même, contrairement à ce que croyait Mosca, une interprétation historique globale; elle ne suppose pas nécessairement que toute l'histoire résulte de l'action de certaines élites, ni que le processus de décision des élites suive un cours plutôt qu'un autre⁷. La prise de décision n'est qu'une des fonctions possibles des élites, de même que son influence sur le cours de l'histoire. Il s'agit en réalité plutôt de dégager la variété des élites et la diversité de leurs fonctions, dans les différents contextes où elles peuvent apparaître. C'est là une oeuvre qui est encore à réaliser.

On ne peut cependant manquer de souligner la contribution à l'étude des élites qu'apportent les recherches d'histoire économique inspirées par Schumpeter sur « l'entrepreneur » comme agent actif d'innovation, de changement et de développement économique, aussi bien que comme agent de résistance et d'opposition au changement⁸. Et de façon plus générale, les études récentes, en nombre croissant, sur les rapports entre le développement économique d'une part, les structures sociales et la culture d'autre part, notamment dans les pays en voie de développement, conduisent presque inévitablement à une analyse de l'influence des élites et des conflits qui les tiraillent⁹. Les pays en voie de développement fournissent en effet un laboratoire extraordinaire à l'étude du rôle de diverses élites : élites politiques, économiques, bureaucratiques, idéologiques et à l'analyse des rapports entre les élites anciennes et les élites nouvelles. Les transformations en cours dans ces pays et le rythme de ces transformations favorisent l'apparition de nouvelles élites, avec tous les conflits qui peuvent résulter de la superposition d'élites de différentes origines et de tendances idéologiques plus ou moins opposées.

En ce qui concerne le Canada français, notre connaissance des élites ne va guère loin encore. L'étude la plus connue est assurément celle de John Porter, qui porte sur la place de certaines élites canadiennes-françaises au sein des

⁶ Gaetano MOSCA : *Elementi di scienza politica*, 2e édition, Turin, Fratelli Bocca Editori, 1923.

⁷ C. Wright MILLS : *The Power Elite*, chap. 1.

⁸ Citons ici, à titre d'exemple de ce type de recherche historique, l'étude particulièrement intéressante du Research Center in Entrepreneurial History de l'Université Harvard : *Change and the Entrepreneur : Postulates and Patterns for Entrepreneurial History*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1949. Pour une vue d'ensemble, il faut consulter notamment l'article de J.E. SACOYER : « Entrepreneurial Studies : Perspectives and Directives, 1945-1958 », dans *The Business History Review* (Hiver, 1958), pp. 439-443.

⁹ Voir en particulier le symposium édité par Bert F. HOSELITZ et Wilbert MOORE : *Industrialisation et société*, UNESCO, Mouton, 1963, et Henri JANNE : « Relations dynamiques des élites traditionnelles et des élites nouvelles dans les pays en voie de développement », dans les *Actes du cinquième congrès mondial de sociologie*, Association internationale de Sociologie, 1964, vol. III, pp. 283-294.

élites canadiennes ¹⁰ ; cette étude révèle la faible participation canadienne-française aux différentes sphères du pouvoir au Canada. Récemment, Guy Bourassa a publié les résultats d'une étude particulièrement intéressante et significative, inspirée des recherches de Robert A. Dahl et de ses disciples ; l'auteur décrit l'évolution des élites politiques qui se sont succédé au pouvoir municipal à Montréal depuis un siècle, les situant à la fois dans le contexte démographique et ethnique de la ville et dans celui de la stratification sociale ¹¹. Ce ne sont là cependant que les premiers coups de sonde, dans l'analyse d'un sujet encore vierge et pourtant déjà prometteur.

Multiplication des élites et changement social

[Retour à la table des matières](#)

Pour notre part, le problème que nous nous sommes posé est celui de la relation entre l'évolution des élites et les structures sociales ; plus précisément, c'est le problème de la complexité croissante des élites dans la société moderne et leur prolifération dans une période de changement rapide.

Les théories évolutionnistes du XIXe siècle ont mis l'accent sur la « complexité » et la « spécialisation » qui accompagnent le changement social aussi bien que l'évolution biologique. Herbert Spencer a fait du passage de l'homogène à l'hétérogène sa grande loi centrale de l'évolution universelle. Chez Durkheim, cette conception a pris la forme du passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique, caractéristique des sociétés dont la division du travail devient plus complexe et plus diversifiée ; c'est l'avènement d'une nouvelle solidarité, fondée sur la complémentarité d'institutions et de fonctions spécialisées et donc différentes les unes des autres.

L'intérêt nouveau qui se manifeste dans la sociologie, notamment dans la sociologie américaine, pour l'étude du changement social a fait renaître les anciennes notions de complexité et de spécialisation sous un nouveau vocable,

¹⁰ John PORTER : *The Vertical Mosaic : An analysis of Social Class and Power in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1965.

¹¹ Guy BOURASSA : « Les élites politiques de Montréal : de l'aristocratie à la démocratie », dans la *Revue Canadienne d'Économie et de Science politique*, XXXI, no 1, février 1965, pp. 35-51.

celui de la « différenciation »¹². La signification précise donnée à ce terme n'est pas toujours très claire, il sert à décrire des phénomènes très complexes et multiples. On l'emploie parfois pour décrire le processus par lequel un rôle ou une organisation unique éclate et se transforme en deux ou plusieurs rôles ou organisations répondant à des besoins différents ou à des tâches diverses dans le cadre de la même fonction générale. C'est le cas en particulier de la subdivision des tâches dans le travail industriel ou dans la structure bureaucratique, décrite de façon particulièrement saisissante par Adam Smith dans son exemple classique de la manufacture d'épingles et aboutissant à ce que Georges Friedmann a appelé « le travail en miettes ». On parle également de différenciation pour désigner la distinction ou la séparation de deux ou plusieurs éléments préalablement unis ou fusionnés dans une même structure ou dans une même fonction. C'est dans ce sens que Parsons explique comment, dans la société moderne, la religion se différencie progressivement du pouvoir politique et de certaines autres fonctions telles que l'enseignement, pour devenir plus spécialisée, plus spécifique, moins diffuse dans l'organisation sociale¹³.

Employée dans un sens ou dans l'autre, la différenciation n'est considérée ni comme une cause ni comme une résultante du changement social ; elle en est plutôt une modalité, un des modes de réalisation. Elle en est aussi sans doute une condition ; ce n'est qu'en passant par une phase de fragmentation et une certaine dispersion de ses parties qu'une structure peut remplir -de nouvelles fonctions ou étendre le rayon de son action.

La multiplication des élites peut être considérée comme une forme de -différenciation structurelle, observable d'une part dans une période de rapide transformation et caractéristique d'autre part d'une société en voie d'industrialisation ou industrialisée. Si, malgré les critiques dont elle fait l'objet, on utilise la dichotomie de la société traditionnelle opposée à la société moderne, l'une et l'autre conçues comme des « types purs », on peut observer que dans la société traditionnelle l'élite tend à être unifiée, intégrée, parfois même monolithique ; elle s'appuie simultanément sur plusieurs sources de prestige ou d'autorité : religieuse, politique, traditionnelle, militaire, etc. Il n'y a pas de place pour une pluralité et une diversité d'élites ; celles-ci doivent être plutôt institutionnellement localisées et circonscrites et sont rapidement identifiables. La société moderne au contraire est caractérisée par une plus grande diversité des élites, correspondant tout à la fois à la différenciation des structures et à l'hétérogénéité de l'univers des valeurs : les élites politiques se distinguent des

¹² Voir entre autres, sur cette question : Neil J. SMELSER : *Social Change in the Industrial Revolution*, Chicago, Chicago University Press, 1959 ; Talcott PARSONS : « Evolutionary Universals in Society », *American Sociological Review*, 29, 3, (juin 1964), pp. 339-357 ; S.N. EISENSTADT, op. cit.

¹³ Talcott PARSONS : *Structure and Process in Modern Societies*. The Free Press, 1960, pp. 299-321.

élites religieuses, les conflits de valeurs ou d'idéologies se cristallisent dans des oppositions entre différents leaders, les intérêts de classe ou de région trouvent à s'exprimer par des porte-parole, parfois même par plusieurs différents porte-parole pour une même cause, etc. Dans l'étude que nous avons citée plus haut, Guy Bourassa a bien montré que l'élite politique de Montréal est passée de l'unité et de l'homogénéité à une pluralité croissante, avec le développement démographique et économique de la ville.

D'autre part, les phases de changement rapide sont marquées par l'apparition de nouvelles élites, dont l'existence peut parfois être bien éphémère. La multiplication de ces élites est le reflet des tâtonnements, des tiraillements et en quelque sorte du climat de recherche propre à une telle période. On pourrait dire que c'est une façon qu'emprunte une société d'inventorier diverses voies, lorsqu'elle se trouve à une croisée de chemins. Chacune de ces élites apporte un point de vue, une interprétation, une solution plus ou moins globale, entre lesquels la société devra choisir et peut-être plus souvent avec lesquels elle devra se composer finalement une solution acceptable. Aussi verra-t-on, après un temps plus ou moins long, certaines élites s'éliminer; d'autres survivront en se fusionnant ou en se modifiant (la routinisation du « charisme » en est un bon exemple); d'autres constitueront le noyau central du cours prochain des événements.

Poussée à l'extrême, la prolifération des élites en période de changement rapide peut engendrer l'anarchie et finalement bloquer le développement économique ¹⁴. À la phase de prolifération des élites caractéristique de l'hyperactivité et de la tension qu'on trouve en période de changement intense, doit normalement succéder une période de récession des élites, une contraction de leur nombre par la disparition de certaines ou par la fusion d'autres.

Notion de l'élite

[Retour à la table des matières](#)

À ce point, il est peut-être devenu assez clair que la notion de l'élite utilisée ici est plus large que celle que l'on trouve chez Pareto, Mosca et Mills. Comme l'ont bien montré Ralf Dahrendorf et T.B. Bottomore, la notion de l'élite employée par ces auteurs équivaut trop précisément à celle de classe

¹⁴ Manning NASH : « Some social and cultural factors of economic development », dans *Economic Development and Cultural Change*, vol. VII, no 2, janvier 1959, pp. 145-146.

dominante ou de classe dirigeante et finalement de classe politique ¹⁵. Même si la distinction a pu être faite, comme chez Pareto en particulier, entre « l'élite gouvernementale » et « l'élite non gouvernementale », il n'en reste pas moins que pour tous ces auteurs l'élite est toujours douée d'un pouvoir, d'une force de pression, d'une autorité définie sur certaines catégories de personnes. Il est d'ailleurs remarquable que pour chacun de ces auteurs, la richesse, par suite du pouvoir qu'elle confère, joue un rôle important dans le prestige et dans l'autorité dont jouit l'élite.

C'est d'ailleurs ce qui explique qu'ils aboutissent tous trois à considérer les élites comme formant une classe. Cela est évidemment surtout accentué chez Mosca, dont les *Elementi di Scienza politica* ont pu être traduits en anglais sous le titre *The Ruling Class*. L'analyse de Mills tend aussi à réduire l'élite à une sorte de classe au pouvoir, diversifiée dans ses activités mais unifiée par les origines, la psychologie et la mentalité qui lui sont communes. C'est pourquoi C.W. Mills insiste sur l'unité de l'élite au pouvoir et sur la coordination de ses intérêts et, à l'occasion, de son action et de son influence.

Une telle vision risque de cacher à la fois la variété croissante des élites, la diversité de leurs fonctions et de leur action dans la société contemporaine. Le pouvoir - sous ses différentes formes - est l'attribut de certaines élites, notamment de l'élite politique, et aussi de certaines élites économiques ; mais il n'est qu'un des attributs possibles, il n'est pas un critère nécessaire dans la définition des élites. C'est ainsi que Pareto accorde au « célèbre joueur d'échecs » une place dans l'élite sans -que « ses mérites de joueur d'échecs ne lui ouvrent la voie pour exercer une influence dans le gouvernement » ¹⁶.

Pareto part cependant d'une définition de l'élite qui, à notre avis, n'est pas assez sociologique. Font partie de l'élite, selon lui, tous ceux qui manifestent des qualités, des aptitudes éminentes dans leur domaine ou dont l'activité est nettement d'une valeur supérieure à la moyenne des hommes. On se souvient de sa fameuse échelle de dignité. Mais cela ne suffit pas pour parler d'une élite en termes sociologiques. Encore faut-il que cette supériorité acquière une signification sociale, qu'elle ait une portée pour une collectivité ou pour un groupe, qu'elle exerce une influence réelle ou symbolique, qu'elle s'accompagne d'une action sur les membres d'une collectivité ou d'un groupe, soit

¹⁵ Ralf DAHRENDORF : *Class and Class Conflict in Industrial Society*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 1959, pp. 193-201 ; T.B. BOTTOMORE : *Élites et société*, Stock, Paris, 1967.

¹⁶ Vilfredo PARETO, op. cit., pp. 1297-1298. Une discussion assez semblable s'est élevée récemment en science politique au sujet de la définition de l'élite, de son unité ou de sa pluralité. C'est particulièrement à l'occasion des études monographiques sur les centres de décisions que ce problème a été soulevé. Voir en particulier à ce sujet : Robert A. DAHL : *Who governs? Democracy and power in an American city*, New Haven, Yale University Press, 1961 ; et du même auteur : « A critique of the ruling elite model », dans *American Political Science Review*, vol. 56, no 4, décembre 1962, pp. 947-962.

directement par l'autorité que possède une élite, soit indirectement par les sentiments ou les idées qu'elle exprime ou le symbolisme dont elle s'entoure. Ainsi, des personnes peuvent avoir un impact sur une société, non par le pouvoir qu'elles y exercent, mais par ce que W.I. Thomas a appelé « la définition de la situation » qu'elles en donnent.

En conséquence, nous définirions pour notre part une élite comme étant formée de personnes ou d'un groupe de personnes dont l'action est significative pour une collectivité ou un groupe et qui y exercent une influence, soit par le pouvoir ou l'autorité dont ils jouissent, soit par les idées, les sentiments ou les émotions qu'ils expriment ou qu'ils symbolisent.

Les élites au Canada français

[Retour à la table des matières](#)

C'est d'ailleurs à la lumière de cette définition qu'il nous est possible de suggérer maintenant une analyse de la multiplication des élites au Canada français. Le Québec a connu ces dernières années de profonds changements économiques et sociaux, des transformations de mentalité et d'attitudes, en même temps qu'une intense remise en question des valeurs établies et des définitions de lui-même et de son avenir. Il est aussi important de souligner que ces changements se sont opérés à une vitesse et avec une brutalité bien plus grandes que ce qu'ont pu connaître les pays européens et peut-être beaucoup de pays en voie de développement. Il n'est donc pas étonnant que durant cette période de changement rapide et brusque, avec la tension qui l'accompagne nécessairement, on ait assisté à l'émergence d'élites nouvelles et à la fragmentation des élites anciennes. Celles-ci sont apparues à la faveur des changements économiques et sociaux, se donnant pour tâche d'interpréter et de guider l'évolution ; elles ont du même coup contribué à accélérer le changement en lui conférant un nouvel élan.

Pour les fins de notre analyse, nous distinguerons trois classes principales d'élites, dont l'action et l'influence ont été plus particulièrement significatives au Québec durant ces dernières années ¹⁷. Ce sont :

- **les élites d'experts**, formées de spécialistes de divers domaines dont les connaissances et les aptitudes sont mises au service soit de la collectivité globale, soit d'un groupe ou d'un milieu ;
- **les élites idéologiques**, composées de ceux qui parlent ou cherchent à parler au nom de la collectivité ou d'une partie de la collectivité, pour exprimer ses besoins, ses sentiments, ses inquiétudes, ses revendications, etc. ;
- **les élites symboliques**, dont les membres représentent certaines valeurs pour un segment de la population, par suite d'une activité publique sans caractère idéologique mais douée d'une assez forte portée émotive.

Ces trois classes ne sont pas totalement étanches l'une à l'autre. Elles nous permettront toutefois de distinguer utilement des élites de caractères divers, tant dans leur structure que par leurs fonctions.

Les élites d'experts

[Retour à la table des matières](#)

Le cas le plus frappant dans ce premier groupe est le développement d'une classe de hauts fonctionnaires, de « grands commis » au service du gouvernement du Québec. Sans doute le Québec avait-il toujours fourni une certaine proportion trop faible, cependant, par rapport à sa population de hauts fonctionnaires au gouvernement fédéral ; mais au gouvernement provincial, le recrutement du fonctionnarisme avait jusqu'à récemment reposé trop exclusi-

¹⁷ Cette classification est inspirée en partie d'un article de Carl L. HARTER : « The power roles of intellectuals : an introductory statement », dans *Sociology and Social Research*, 48, 2, pp. 176-186. L'auteur y distingue deux rôles principaux des élites intellectuelles : celui de conseillers (« advisors » auprès de ceux qui détiennent le pouvoir et celui de définisseurs (« expressors », c'est-à-dire de commentateurs, de critiques, de porte-parole.

vement sur des critères de non-rationnalité pour que prenne racine un groupe assez fort et assez influent de hauts fonctionnaires.

L'accent mis récemment sur le rôle du gouvernement du Québec, dans une perspective à la fois nationaliste et de « welfare state », a permis à plusieurs ministères de recruter des spécialistes pour les principaux postes de direction. Ce sont, pour la plupart, de jeunes universitaires qui ont voulu, pour une période plus ou moins longue, saisir l'occasion d'exercer une influence certaine sur l'évolution en cours. Ce qui permet de parier d'eux comme d'une élite, c'est qu'ils sont venus au fonctionnarisme avec l'intention très nette d'exercer une influence personnelle, de profiter d'un nouveau régime politique pour proposer et appliquer un programme d'action ou -de réforme. Ils sont entrés au service d'hommes politiques plutôt à titre de partenaires dans une entreprise commune qu'à titre de subalternes. Ce qui fait d'ailleurs qu'ils peuvent paraître parfois aussi personnellement engagés dans les réformes que leurs chefs politiques dont ils partagent étroitement l'aventure.

Leurs positions idéologiques sont généralement plutôt modérées ils sont modérément nationalistes et modérément socialisants. Leur conviction la plus forte et la plus profonde porte sur la nécessité d'une action efficace de la part - d'un gouvernement dont le pouvoir et la juridiction doivent aller croissant. C'est ce qui fait qu'ils apparaissent plutôt comme des experts que comme des idéologues, comme des hommes d'action plutôt que comme des « définisseurs ».

Cette élite de hauts fonctionnaires est principalement sortie du corps universitaire dont elle s'est progressivement différenciée. Elle garde toujours l'empreinte du milieu universitaire dont elle est issue, ce que ne manquent pas de lui reprocher ses adversaires. Mais elle est déjà différente de son milieu d'origine : ses réactions, ses attitudes, ses jugements ne sont plus ceux d'universitaires mais d'hommes d'action engagés dans une tâche qui a ses impératifs et ses exigences. Ce processus de différenciation s'est fait par la spécialisation dans un don-laine d'application correspondant à leur discipline ou au champ de leur expérience ou de leur enseignement. C'est ainsi que s'est offerte à eux l'occasion - parfois inattendue, parfois longtemps attendue - d'avoir une influence sur le développement historique par l'exercice d'un pouvoir institutionnel.

Moins apparente que l'élite bureaucratique, une certaine élite d'affaires est aussi en formation. Comme toutes les élites bourgeoises, elle n'aime guère la publicité et préfère l'action à la parole : c'est ce qui la rend plus difficile à identifier que toute autre. L'étude de John Porter, déjà citée, a mis en évidence la participation insuffisante des Canadiens français à l'élite d'affaire canadienne. Le Canada français a toujours souffert de l'absence d'une véritable élite bourgeoise, c'est-à-dire d'une bourgeoisie d'entrepreneurs, de financiers,

de gros commerçants. L'industrialisation du Québec s'est réalisée par des capitaux et des capitalistes anglo-canadiens, anglais et américains. Mais ces faits ne doivent pas en cacher un autre, à savoir qu'il existe un noyau - et qui va grossissant - d'hommes d'affaires canadiens-français qui ont leurs porte-parole et une philosophie sociale et politique assez nette. Ce fait prend toute son importance si on ajoute que cette élite d'affaires est en compétition immédiate avec l'élite des grands commis; concurrentes sur certains points, leurs conceptions s'opposent notamment en ce qui touche le rôle de l'État, la portée de son intervention et ses modalités d'action dans tous les domaines, mais surtout en matière économique et financière. L'enjeu de cette épreuve de force est considérable : ce sont les nouvelles structures économiques de -production en particulier qui sont en cause pour l'avenir.

Les élites idéologiques

[Retour à la table des matières](#)

C'est peut-être de « définisseurs » qu'une société manque le moins dans une période de crise ou de changement rapide. Leur apparition est provoquée par les transformations en cours ; ils peuvent d'ailleurs y participer très activement et d'importante façon. Les définisseurs n'apparaissent pas seulement aux périodes critiques : ils sont de toutes les époques, -mais ils se multiplient à certains moments de pointe.

Traditionnellement, le Canada français s'est fait définir principalement par trois groupes particuliers jouant le rôle d'élites : le clergé catholique qui a surtout contribué à donner au Québec une représentation religieuse et rurale; les hommes politiques qui ont mis l'accent sur l'importance des luttes politiques, camouflant eux aussi à leur façon les réalités économiques ; des journalistes, dont quelques-uns - tels Étienne Parent, Olivar Asselin et Henri Bourassa - furent parmi les plus lucides interprètes du Canada français. Il y eut aussi, à l'occasion, quelques autres définisseurs, parmi lesquels deux groupes méritent particulièrement d'être soulignés ; c'est d'abord celui des historiens qui ont créé et entretenu une tradition historiographique qui a charpenté et nourri le nationalisme canadien-français; c'est en second lieu un groupe de jeunes intellectuels de l'entre-deux-guerres qui cherchèrent à approfondir et à exprimer un néo-nationalisme plus ou moins tenté par les

fascismes naissants. Les premiers ont exercé et exercent encore une profonde influence; les seconds n'en ont exercé une que de façon limitée et éphémère.

Depuis la dernière guerre cependant, particulièrement durant les dernières années, on a assisté à l'apparition de nouvelles élites de type idéologique. Nous devons nous contenter de n'énumérer que les principales.

Nous retrouvons tout d'abord ici encore des universitaires dont un certain nombre se sont faits les porte-parole ou les interprètes principalement de trois idéologies : le nationalisme canadien-français, allant dans certains cas jusqu'au séparatisme québécois ; un socialisme plus ou moins voisin du travailisme; le laïcisme, en opposition à la confessionnalité qui règne dans l'école, le droit et le bien-être. Ils ont trouvé pour cela différentes tribunes : quelques revues, mais surtout différentes associations qui leur ont offert leur auditoire, décuplé par les reportages des journaux locaux, et enfin la radio et plus encore la télévision dont ils sont régulièrement les invités à différents programmes de discussion ou de commentaire. C'est ainsi qu'on a pu voir récemment un professeur d'université, dans un marathon de conférences publiques, tenir tête avec succès aux principaux chefs politiques du Québec et du Canada pour s'opposer à l'adoption d'une formule de modification de la Constitution.

Les étudiants ont aussi envahi la place publique. C'est pendant la guerre qu'est apparu pour la première fois un groupe de porte-parole du milieu étudiant, dans le cadre des mouvements d'Action Catholique. Ces porte-parole avaient une certaine orientation idéologique en ce qu'ils voulaient structurer le milieu étudiant, l'organiser, lui donner une conscience plus vive de lui-même et des réalités sociales environnantes. De fait, de nouvelles élites étudiantes sont nées de cet élan, assez fortes pour éclipser les dirigeants d'Action Catholique. On peut assez grossièrement distinguer deux groupes ou deux types de leaders étudiants : les organisateurs, actifs particulièrement dans les différentes associations étudiantes, et les idéologues qu'on trouve aussi à la direction de certaines associations étudiantes et peut-être surtout dans les journaux étudiants.

L'idéologie étudiante pointe dans deux directions à la fois. Elle propose d'abord des réformes touchant la vie étudiante; les plus radicales sont celles d'une co-gestion des questions administratives et même pédagogiques, et la démocratisation la plus complète de l'enseignement par la gratuité scolaire totale et le pré-salaire. En même temps, l'idéologie étudiante est de plus en plus engagée sur les plans politique et social : elle est une des plus radicalement nationalistes, et même indépendantistes, en même temps qu'elle est assez fortement socialisante. Fidèle à l'inspiration du syndicalisme étudiant d'origine française, l'idéologie étudiante se veut éloignée de toute solution « bourgeoise » autant pour le milieu étudiant que pour la société tout entière. Dans la mesure cependant où il s'engage sur le terrain social et politique, le syndica-

lisme étudiant, déjà tiraillé de conflits internes, risque d'aller vers une fragmentation accrue : des porte-parole de diverses tendances idéologiques apparaissent, se font la lutte et peuvent conduire - comme c'est le cas en France - à un pluralisme syndical étudiant. Il est probable qu'on soit engagé là, pour les prochaines années à venir, dans un processus de différenciation dont on ne connaît pas encore le terme.

Il est utile ici de souligner le contraste entre cette situation et celle du syndicalisme ouvrier. L'élite ouvrière se classe à la fois parmi l'élite d'experts au service d'un milieu particulier et parmi l'élite idéologique en tant que définisseur des besoins et des aspirations des travailleurs. On peut dire cependant que la priorité est nettement accordée à la première fonction : efficacité dans les négociations collectives, dans les grèves, dans la discussion des griefs, etc. Sans doute les chefs syndicalistes jouent-ils aussi, à des degrés divers, le rôle de porte-parole idéologiques d'un socialisme modéré. Mais cette seconde fonction est assez dominée par la première pour qu'elle ne soit pas une source de conflits entre eux : c'est sur le terrain idéologique que les leaders syndicalistes, divisés dans leurs associations, retrouvent le plus spontanément l'unanimité et l'unité.

Le syndicalisme ouvrier s'est étendu depuis peu de temps à de nouveaux secteurs : cols-blancs, enseignants, ingénieurs. Cependant l'élite ouvrière est la seule à n'avoir pas connu récemment une fragmentation. Les luttes qui opposent l'ancienne centrale chrétienne (aujourd'hui la Confédération des Syndicats Nationaux ou C.S.N.) et la Fédération des travailleurs du Québec (F.T.Q.), d'inspiration américaine, datent de longtemps et sont liées à la concurrence qui sévit entre les syndicats ouvriers depuis plusieurs années. Il semble que la phase de différenciation structurelle du syndicalisme québécois soit maintenant dépassée et qu'on soit plutôt engagé dans une phase d'intégration. Les déclarations de guerre et les accusations que se font périodiquement les chefs ouvriers des deux centrales prennent d'autant plus de force qu'elles dissimulent mal le sentiment qu'ils ont d'une convergence de leurs intérêts et de leurs idées et le désir qu'ils entretiennent secrètement d'une unification dans un mouvement ouvrier québécois.

Sur le plan politique, l'ancien système bipartite a été compromis par l'apparition soudaine en 1963 d'une troisième force, le parti du Crédit social. Faisant habilement appel à la fois à des valeurs traditionnelles (la propriété privée, surtout ! la petite propriété) et aux frustrations du secteur le plus défavorisé de la population (ce qui a fait qu'on a pu comparer le Crédit social du Québec au poujadisme en France), le leadership créditiste s'est subitement révélé comme une élite idéologique particulièrement efficace. Il a surtout su exprimer le ressentiment et les aspirations d'une population prolétarienne ou ouvrière qui n'a pas encore été touchée en profondeur par le socialisme.

Déjà durant la dernière guerre, le Bloc Populaire avait marqué une première brisure dans le régime bipartite du Québec. Mais trop étroitement lié à la conjoncture particulière de guerre, son existence fut éphémère et de peu de portée. Il n'eut d'ailleurs jamais le support populaire et l'importance numérique du Crédit social. Celui-ci représente, croyons-nous, la première phase du processus de différenciation idéologique des élites politiques dans lequel le Québec est engagé.

Mais le Crédit social est maintenant déjà en perte de vitesse : ses chefs ont déçu par leur manque de logique et de cohérence intellectuelle, par leurs divisions internes et aussi par l'écart entre leurs promesses exorbitantes et ce qu'ils étaient en mesure de réaliser. Deux idéologies voudraient lui succéder : le socialisme et le séparatisme québécois, ou une fusion des deux.

Le séparatisme québécois pour sa part, aboutissant extrême du nationalisme canadien-français plus que centenaire, avait déjà été ébauché, mais faiblement, à différentes périodes. Il a subitement pris de l'ampleur et de la voix dans les toutes dernières années. Son influence a été croissante dans différents milieux, surtout chez les étudiants, les intellectuels et une partie de la classe moyenne.

Mais il a donné lieu à une prolifération de porte-parole et de définisseurs, représentant diverses tendances, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, du terrorisme au conservatisme, du socialisme au corporatisme. D'être ainsi porté sur plusieurs vents à la fois a fait du coup la fortune et la faiblesse du séparatisme : l'idéologie indépendantiste a pu toucher un plus vaste auditoire en suivant plusieurs courants, mais elle s'est aussi affaiblie en se dispersant et en se multipliant. La récente élection au Québec aurait pu être l'occasion d'un regroupement des forces séparatistes dans un même parti politique, mais on a pu constater combien pareille unité est difficile à réaliser, et probablement illusoire.

Contrairement à d'autres périodes, le clergé catholique n'a pas été récemment mêlé aux discussions nationales ; le néo-séparatisme ne lui doit rien, du moins directement. Cependant, c'est en matière de doctrine et de pastorale que l'ancienne unité de pensée du clergé québécois a été rompue, notamment depuis la guerre. Comme en plusieurs autres pays, un clergé conservateur et un clergé réformiste se sont affrontés. Ce sont surtout des jésuites, des sulpiciens et quelques évêques qui ont défendu les positions conservatrices tandis que des dominicains et des prêtres du clergé séculier, notamment, ont soutenu des points de vue réformistes. Bien qu'il soit un peu sommaire de réduire ainsi les débats à deux camps seulement, on peut cependant assez aisément reconnaître que les positions se ramenaient en définitive à ces deux pôles, chacun ayant ses porte-parole, ses leaders et ses media de communication. Le conflit entre les deux groupes est apparu publiquement pour la

première fois durant la guerre, lorsque des dominicains appuyèrent contre les jésuites la déconfectionnalisation des coopératives ; il est allé en s'élargissant depuis, animé principalement par une nouvelle élite (formée surtout de jeunes clercs) d'inspiration théologique, liturgique et pastorale beaucoup plus française que romaine.

Les élites symboliques

[Retour à la table des matières](#)

Une troisième classe d'élites est apparue, qui mérite une mention spéciale parce qu'elle appartient tout à fait à la civilisation de masse. Il s'agit de ces personnes ou de ces groupes de personnes qui en viennent à représenter symboliquement une manière d'être ou de vivre, un type de personne, voire une pensée sociale ou politique. C'est le fait en particulier des artistes de la radio et de la télévision. La, télévision surtout - répandue maintenant dans la presque totalité des foyers du Québec, ruraux aussi bien qu'urbains - a été un puissant moyen de communication entre les artistes et leur public. Le téléspectateur a le sentiment de connaître « ses » artistes, qu'il reçoit chez lui périodiquement, qui font finalement presque partie de sa vie de famille. Cependant la télévision reste encore une activité de fin de journée; la radio, particulièrement durant la matinée, demeure un compagnon fidèle, surtout pour la femme au foyer.

Les artistes eux-mêmes, ou les personnages qu'ils incarnent dans des romans-fleuves, en viennent à prendre une valeur et une signification symboliques : ils représentent, selon les cas, la mère de famille, la femme au travail, l'avare, le médecin de famille, l'homme d'affaires arrivé, etc. Le prestige qui entoure les artistes donne au symbolisme qu'ils portent une force particulièrement retentissante.

Les chanteurs populaires forment de ce point de vue une catégorie spéciale et privilégiée : ils sont en mesure de transmettre un message plus personnel, plus direct et parfois plus teinté d'idéologie; l'idéologie nationaliste ou séparatiste a d'ailleurs trouvé chez plusieurs d'entre eux de subtils porte-parole. L'influence de certains chanteurs auprès de la jeunesse est considérable : c'est avec eux que la plupart entretiennent le plus aisément et le plus directement

un dialogue soutenu. Comme aux États-Unis et en plusieurs pays européens, les adolescents ont trouvé leurs héros chez certains chanteurs populaires qui symbolisent pour eux la jeunesse, l'amour, la fantaisie, la nouveauté, et qui dira quoi encore ? Par la télévision ou le radio-transistor, la communication qui s'établit entre ces idoles et leur public contribue à créer l'univers culturel des adolescents, relativement marginal mais combien réel et présent.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Ce bref tour d'horizon - beaucoup trop superficiel - appelle une dernière remarque. On aura sans doute noté que ce sont les élites idéologiques qui ont connu la plus grande différenciation. C'est dans cette classe que s'est manifesté le mouvement centrifuge le plus fort. On peut sans doute y voir l'indice d'une période d'intense discussion, de remise en question et d'auto-critique que traverse présentement le Canada français - ou peut-être qu'il vient de traverser. Un tel climat est favorable à l'éclosion de nouvelles élites idéologiques et à l'éclatement d'anciennes.

Mais en même temps, il est certain que les développements industriels et économiques qu'a connus le Québec depuis la dernière guerre ont entraîné des changements profonds dans sa structure sociale et dans sa culture. La multiplication des élites à laquelle on a assisté n'est donc pas qu'un phénomène temporaire; il est plus que probable que la complexité structurelle croissante et la diversité culturelle du Québec contemporain entraînent naturellement une différenciation et une multiplication continues des élites.

Ce qu'il est cependant bien difficile de prédire, c'est dans quelle mesure la société industrielle du Québec sera en mesure d'élaborer et de soutenir des élites qui lui soient propres, des élites qui présentent des traits caractéristiques et distinctifs. On peut craindre que, par suite du poids que représente le contexte nord-américain et de la pression qu'il exerce sur le Québec, les élites francophones du Québec ne soient ou écrasées ou absorbées par les élites anglophones ou qu'elles ne se modèlent sur elles pour n'en être que des décalques. Jusqu'ici, les élites canadiennes-françaises ont pu garder des caractères distinctifs parce qu'elles étaient en marge de la société industrielle et qu'elles se rattachaient à une société de type traditionnel plutôt que de type moderne. L'autonomie des élites canadiennes-françaises de l'avenir, engagées dans la

modernisation du Québec, reste encore problématique. Et de la réponse qui sera donnée à cette interrogation dépendra l'autonomie économique, sociale, politique et culturelle du Québec au sein du continent nord-américain.

Fin du texte